GUERRE AU CANADA

J. CHABERT

2



LA

GUERRE AU CANADA

PUBLIÉ PAR LES

CLASSES OUVRIERES DE MONTREAL

avec le concours empressé des

CLUBS CARTIER, NATIONAL ET LETELLIER

représentants des idées et des intérêts du Canada entier



MONTREAL

1881

LA GUERRE AU CANADA.

Dernières paroles, à ce sujet, de M. l'abbé Chabert, directeur de l'Institut des Arts et des Sciences, ou moyens suggérés par lui pour la prompte défense du pays (1).

I

Si ces paroles doivent être les dernières que j'adresse au public de Montréal, elles n'en exprimeront pas moins, pour cela, les impressions toujours les mêmes du cœur qui ne lui a jamais été caché, et qui a su, pour le progrès canadien, se mettre sans réserve, pendant de si longues années, au service de tout ouvrier qui a voulu fréquenter les cours de l'Institut des Beaux-Arts et

---

(1) On sait que M. l'abbé Chabert partit pour l'Europe, à la fin de l'année 1877, dans le but d'y recueillir de nouveaux secours, et que, tandis qu'il réussissait à rencontrer les encouragements des savants dans les arts et les sciences, il a été dépouillé à Rome de tout ce qu'il possédait ; que les chagrins que lui occasiona ce vol, l'y rendirent malade pendant toute une année, et qu'après une longue convalescence, il ne nous est revenu que pour avoir cette autre cruelle douleur de voir que, tandis qu'on le volait à

des Sciences. Lorsque je promène mes regards sur le nombreux auditoire qui remplit cette vaste enceinte, une pensée me frappe. Permettez-moi de le comparer à un magnifique champ de blé. En voyant ces superbes épis dorés par les ardents rayons de l'août, s'élançant, serrés, sur des tiges fortes et fidèles, nourris abondamment du suc fécondant d'un riche alluvion, on s'écrie malgré soi : Oh ! que c'est ravissant ! Mais que serait-il advenu si, après que le blé eût germé, on lui avait laissé atteindre sa maturité sans culture, sans l'eau du ciel, sans l'extirpation

---

l'extrémité de l'Europe, on le volait aussi ici, en faisant subir à son matériel d'enseignement une perte d'environ $5,000, soit 20.000 francs.

Le sympathique et populaire conférencier a commencé par dire qu'après une absence de trois années remplies des contrastes les plus étranges et passées dans une maladie presque continuelle et le sacrifice sans cesse redemandé à son cœur, il lui était bien agréable de revoir tant de figures amies, surtout en face de l'irrévocable détermination que sa santé trop affaiblie et ses moyens épuisés le forcent de prendre, si le pays, par un prompt réveil, ne se montre pas plus soucieux de son propre progrès.

M. l'abbé Chabert a dit qu'il était heureux de se rendre aux désirs des nombreuses personnes enthousiastes des beautés du vieux monde, qui lui avaient témoigné le désir de l'entendre sur ce qu'il a vu et fait dans les divers pays d'Europe qu'il a parcourus. Et après avoir rendu un hommage bien mérité à l'union Saint-Joseph, où le public avait été convoqué, il a continué comme ci-dessus.

des mauvaises plantes qui y germaient à foison, plantes parasites qui enlèvent au sol son principe nutritif destiné à la plante de froment ; plantes nuisibles qui, par leurs rameaux ligueux et épineux le gênent et l'étouffent ; plantes vénéneuses dont la graine, unie à celle qui soutient notre vie, devient nuisible à la société en altérant sa nourriture ? Voilà ce que vous seriez, brillant auditoire, si des maîtres savants et dévoués n'avaient façonné votre esprit si bien doté, s'ils ne l'avaient épuré par des soins intelligents, en retranchant tout ce qui pouvait nuire aux succès de l'instruction, à la bonne éducation.

Eh bien, voilà pour le champ de la philosophie, de la littérature et aussi du commerce, que vous possédez dans un bon état. Mais il reste encore un vaste domaine à cultiver. Tel avocat est célèbre parce qu'il a étudié le droit avec ardeur et exercé habilement sa profession d'après les principes acquis, qui serait, sans doute, bien inhabile à faire, d'après les règles de l'architecture, la tribune du haut de laquelle il parle, ou à tracer le plan du tribunal, à s'occuper de la coupe des pierres ou des sculptures du palais où il pérore. « Ah ! répondrait-il avec l'assurance d'une péremptoire défense et excuse, je n'ai pas étudié cela ! "

Vous êtes tous avocats et juges pour dire qu'un pays doit apprendre tout ce dont il a

un besoin indispensable. C'est ce que, depuis de longues années, j'ai essayé de vous prouver par tous les moyens les plus propres à convaincre.

II

Mais comme c'est là mon thème habituel, fovori, exclusif, faisons trève une fois, au moins, avec lui, et venons-en aux récits de mon voyage à travers les mille et mille curiosités historiques, naturelles et artistiques que j'ai rencontrées sans cesse sous mes pas en parcourant, pendant deux années entières, ces poétiques pays, héritiers des splendeurs de la Grèce, et cette terre autrefois couverte du chêne druidique, champ de bataille de tous les conquérants européens, et aujourd'hui éblouissamment travesti par les merveilles si variées de l'étonnant progrès moderne.

A propos de la Grèce, dont l'Italie est la fière héritière, j'aurais bien voulu vous montrer un tableau représentant le plus célèbre des héros de la mythologie..., mais une considération m'en empêche. Toutefois vous n'en serez pas moins satisfaits en en voyant tous les traits intéressants dans la description fidèle et minutieuse que je vais vous en faire. Après quoi je vous découvrirai celui-ci, qui représente, au milieu d'un groupe de personnages nombreux, l'énigme expliqué du premier sujet.

III

Le tableau absent représente donc Hercule sur son bûcher, et les dieux de l'Olympe en dispute.

Hercule, après l'ignorance fatale dans laquelle il était en ceignant ses reins puissants de la ceinture empoisonnée de son ennemi, en se brûlant tout vif sur le mont Œta, occasionna une discussion assez envenimée entre Jupiter et Junon, à la grande terreur de tous les dieux et déesses de l'Olympe, au sujet de la chaleur que la fumée avait fait monter jusqu'aux cieux.

Jupiter prétendait que le chêne ou le cèdre avaient dû être choisis à cet effet, par le dieu de la force. Junon, au contraire, elle qui avait toujours détesté Hercule, soutenait que ce ne devait être que des fagots d'ifs ou d'osiers qu'il avait transportés sous ses bras pour en construire son bûcher fumant. Jupiter, le roi des dieux, qui fait trembler les cieux du seul froncement de ses sourcils, et qui soumet, après tout, l'univers entier aux coups de son tonnerre, ne pouvait reculer devant l'opinion d'une femme. La déesse des déesses, de son côté, avec son orgueil et ses prétentions incommensurables, son caractère acariâtre et son courroux incendiaire, n'était pas prête, non plus, à céder à la voix d'un mari qu'elle avait su intimider plus

d'une fois. Que fit-on alors ? On résolut de choisir un arbitre qui décidât entre eux.

Junon ne voulant, en aucune façon, entendre parler du berger Pâris, qui lui refusa, dans un mémorable concours, la pomme de la beauté, on s'accorda à prendre Pan, Pan, le dieu des forêts.

En effet, celui-ci, qui connaissait jusqu'au dernier arbre de ses vastes domaines, et qui les comptait un par un, chaque jour, leur nomma à l'instant le bois même dont l'infortuné Hercule avait formé son bûcher, et dont la flamme avait chauffé si fortement le séjour des dieux, qu'elle avait même failli en étouffer plusieurs:

Alors le dieu Pan, honoré, ce jour-là, plus qu'aucun dieu du Ciel, car l'Olympe entier était descendu sur la terre pour écouter sa sentence, faisant résonner sur le sol rocheux son sabot de bouc, s'avance gravement et hardiment entre Jupiter et Junon en leur disant à l'oreille : *ssssssssssssss*. Et à l'instant, Jupiter sur son aigle à l'œil perçant, Junon sur son paon à la roue prétentieuse et toute la cour olympienne sur ses sièges de nuages, tous fâchés de la réponse mordante du dieu des bois, rapides comme l'éclair, quittèrent la terre pour s'élancer dans les plus sublimes hauteurs des cieux.

—Ici M. Chabert s'est arrêté court, comme s'il avait terminé un sujet sur lequel il n'avait

plus à revenir, quand l'auditoire attentif, qui n'avait pas entendu distinctement la réponse du dieu Pan, s'est écrié : Hé bien ! et la réponse de Pan ? Que répondit-il donc ?—Et le conférencier, d'un accent ému :

La réponse de Pan ?... O Démosthènes, où êtes-vous ? Les siècles qui séparent les peuples de l'ancienne Grèce d'avec ceux de notre époque ont bien pu modifier l'éducation de l'homme, mais ils n'en ont pas changé l'indifférence.

Messieurs, l'idée, sinon la forme, de ce tour et de cette histoire appartient au plus grand des orateurs de l'antiquité grecque, et fut employée par lui alors qu'en désespoir de cause il adressait la parole à ses compatriotes insouciants sur le sort de leur ville sans défense, menacée par les vaillants corps d'armée de Philippe, roi de de Macédoine. Pendant de longues années, ne pouvant attirer leur attention, par des raisonnements sérieux, sur les malheurs dont ils étaient menacés, s'ils restaient toujours insouciants aux projets de fortifications de la ville et de l'armée pour se défendre contre les prétentions de Philippe, Démosthènes, changeant une fois de discours, leur raconta le voyage de Vénus à Cythère. La belle déesse, arrivée sur le bord d'une petite rivière, qui lui coupait son chemin, déposa sa colombe sur un petit tertre, et elle,

posant son pied divin sur l'humble barque du nocher, prit place à côté de lui, et atteignit ainsi l'autre rive.

Démosthènes n'en raconta pas plus long. Mais le peuple qui, pendant tout ce temps, avait écouté *arrectis auribus* jusqu'au dernier mot de ce récit : « Hé bien ? s'écria-t-il spontanément, et la colombe, que devint-elle ? » Et Démosthènes : « Eh quoi ! Athéniens, Philippe est à vos portes avec une armée formidable, et sans vous soucier de mes conseils ni de mes efforts à vous le faire repousser, vous vous préoccupez du sort de l'être créé pour fendre les airs laissé sur l'autre bord de la rivière ! »—Mes bons amis, votre esprit s'inquiète ici d'un bois mort, brûlé, réduit en cendres, et dont les vents du ciel ont dispersé, depuis des siècles—si c'est vrai—la poussière aux quatre coins de l'univers, et vous ne songez pas à votre patrie investie aussi par les *Macédoniens*, à votre salut menacé par les ennemis qui vous cernent de toutes parts ? Laissez-moi donc ce bois du bûcher d'Hercule, et prenez les armes pour repousser les prétentions de *Philippe.*

Messieurs, intelligent auditoire, Canadiens qui êtes attachés à votre pays, l'ennemi est aussi à vos portes, et vous ne vous en préoccupez pas. Démosthènes d'un autre genre, depuis plusieurs années j'ai le courage de vous dénoncer les prétentions de *Philippe*,

et vous ne m'écoutez pas ! Dès 1866, je criais à l'ennemi du sommet d'Ottawa, où j'ai créé mon arsenal en face même du Parlement ; et dès 1869, ici, mais surtout en 1872, époque plus critique, ne vous ai-je pas jeté ce cri d'angoisses, et cherché à vous rallier ? Chaque fois que j'ai fait de solennelles expositions publiques, vous y êtes venus, mais pour n'y voir que des images, pour satisfaire votre curiosité. Et quand j'ai cherché à vous organiser en groupes de force pour établir des moyens d'action et de défense, je n'ai jamais eu que défection et déception (1). Et pourtant l'ennemi vous presse de toutes parts ; même il vous fait, parfois, jeter les hauts cris ; vous en avez peur. Cependant, semblables aux Athéniens, vous demandez chaque matin ce qu'il y a de nouveau ; si Philippe est loin, ou s'il approche, et comme eux vous ne bougez pas ! Aussi, sans une vive résistance, à cette heure extrême, vous ne pourrez qu'avoir le sort des vaincus ; vous serez esclaves de nom et de fait, vous serez malheureux !

---

(1) Pour l'honneur de certains hommes de bien et d'intelligence, je dirai ici que les noms de tous ceux qui ont fait des efforts pour le succès de cet enseignement sont contenus dans un ouvrage ayant pour titre : « L'Art du Dessin, et du présent et de l'avenir, au Canada, des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, » ouvrage écrit depuis longtemps, mais que les sacrifices attachés à cette œuvre des classes ouvrières ont jusqu'ici empêché de publier.

—Ici, l'orateur, découvrant vivement à l'auditoire surpris le grand tableau couvert qui avait jusqu'alors aiguillonné la curiosité générale, prononça à haute voix les paroles suivantes, écrites en gros caractères, pour qu'elles pussent être lues par les spectateurs :

SI LE PEUPLE CANADIEN N'A PAS LE COURAGE DE DEMANDER, A COR ET A CRI, L'ENSEIGNEMENT QUI PROCURE AUJOURD'HUI LES PLUS GRANDES RESSOURCES AUX PLUS PUISSANTS PEUPLES DE TOUS LES CONTINENTS, IL SERA CONTRAINT, EN PEU DE TEMPS, DE CAPITULER DEVANT L'ÉTRANGER, ET IL NE RESTERA DE SA RACE, SUR SON PROPRE SOL, QUE D'HUMBLES BRAS AMAIGRIS PAR LES TRAVAUX LES PLUS INGRATS, OU DES FRÈRES SACRIFIANT LACHEMENT L'INTELLIGENT CASTOR AUX GRIFFES OU AUX SERRES D'AUTRES ANIMAUX.

IV

Or, les ennemis, cause de votre perte inévitable quels sont-ils ?

Ils sont de deux espèces : les uns aux dehors, et les autres au dedans. Ceux du dehors sont tous ces riches spéculateurs étrangers, ces habiles appréciateurs des richesses de votre terre, qui viennent faire les spéculations les plus heureuses, les plus considérables sur vos bois si précieux, sur vos mines si riches, si nombreuses et si variées ; sur vos besoins divers dans le *modus vivendi* ; sur

vos goûts et vos nécessités, par le commerce des arts et de l'industrie, commerce pour la plupart d'eux spécial à leur esprit ou à leur conscience. Après, ce sont ces légions

De grands commis
mis
Comme des princes,
Jadis venus
nus
De leurs provinces.

Ce sont encore ces nuées d'intelligents ouvriers, d'artisans instruits, d'artistes de mérite, en un mot, d'hommes de toutes les professions, très-compétents dans l'art ou métier qu'ils exercent; ouvriers qui, venant de la vieille Europe toute scientifique, artistique et mathématique, nous arrivent avec des notions exactes sur les sciences appliquées, avec des connaissances approfondies dans les arts industriels, se plaçant, en arrivant, à la tête des divers ateliers, y occupant les premières places, y remportant les plus hauts gages, et laissant ainsi au second rang vos enfants gagner ce que l'on ne peut offrir qu'à des ouvriers inférieurs, moins compétents. De là, appauvrissement, et ce qui est pire, découragement; la pensée d'émigrer aux Etats-Unis vient alors ; de là ruine physique et morale pour l'individu, la famille et le pays.

Découvrons à présent les ennemis du dedans, ceux qui se prennent corps à corps

avec le peuple canadien. Ceux-là sont le plus à craindre ; nous pourrions dire même les seuls à craindre pour le progrès du Canada; car de bien des ennemis du dehors vous pourriez vous faire de précieux amis.

Les ennemis du dedans sont donc : l'ignorance ?—Non. Bien qu'elle y règne et s'y fasse sentir, je ne la nommerai pas, parce qu'elle serait bien facile à dissiper. Vos mortels ennemis, cause première, principale, de cette souffrance incessante et générale du peuple canadien, de cette paralysie de tous ses membres qui le rend inerte, sont, au premier rang, l'indifférence, s'appelant encore insouciance, insensibilité, apathie, léthargie ; en second lieu, le défaut de courage ou manque d'énergie ; et, enfin, l'esprit de désunion, de jalousie, de dénigrement, de contrariété. C'est en découvrant la plaie qu'on l'étudie pour la guérir. L'indifférence *ne fait rien et laisse tout périr.* Le manque d'énergie *fait tout abandonner;* et l'esprit de désunion *n'est propre qu'à détruire.*

Je reprends : l'indifférence ne fait rien et laisse tout périr, j'aurais pu dire aussi : et laisse tout faire. On sait ce qu'entraînerait l'acte d'un berger, par exemple, qui laisserait paître, dans la campagne aux milles propriétaires, son troupeau à son gré, ou bien qui serait indifférent au commerce des loups avec les brebis.

De toute manière l'indifférence laisse tout

périr. Mais le pire, c'est que l'ignorance, au contraire, est loin de périr, elle, en pareil cas.... Je poursuis. Si le manque d'énergie, ai-je dit, fait tout abandonner en faisant reculer devant un obstacle quelconque, on perd, dès lors, toute chance de progresser, de savoir ; car pour avoir, il faut savoir...

Et si l'esprit de désunion n'est propre qu'à dissoudre, qu'à détruire la société, comment arriver alors à fonder et à maintenir de ces heureux foyers d'instruction populaire qui ne peuvent s'établir que par l'union même des membres d'une nation pour telles ou telles connaissances rigoureusement indispensables à la majeure partie, sous peine de voir souffrir, par l'ignorance de ceux-là, la nation entière ? Dans le domaine du bien ou du mal, de la lumière ou de l'ombre, de notre progrès ou de notre perte, il n'est pas permis d'être indifférent.

Par conséquent, dans un tel état de choses, comment voulez-vous que le Canada se développe et progresse ?

Si, malgré votre génie, malgré vos aptitudes indéniables pour réussir dans le progrès moderne, nous remarquons cependant l'ignorance, c'est qu'elle est due et n'est due qu'à cette insouciance caractéristique que le pays, en général, affiche devant tout premier pas à faire en toute innovation ou réforme avantageuse. C'est ce manque d'énergie, destructeur de tout avenir pour les Canadiens,

qui la rend dominante parmi les classes ouvrières, dans la partie de la théorie qui appartient à chaque branche de leurs travaux journaliers.

Tandis qu'on fait bien peu de chose en dehors de la routine, si, pourtant, quelqu'un expose un projet progressif ou des réformes salutaires, mais quelque peu en contraste avec les usages actuels, c'est une vraie mode, on dirait un usage consacré de le démolir ou au nom de la politique ou pour des raisons cachées d'intérêts personnels ou d'association. Cependant, les arts, les sciences, le travail, le progrès s'enchaînent mutuellement, se donnent la main, s'unissent intimement, et sont étrangers à toute politique. Mais si les bases du progrès sont étrangères à la politique, une politique éclairée ne doit pas leur être étrangère, car elle a tout à gagner en prenant intérêt au développement intellectuel de la majorité du peuple, qui est la classe ouvrière. Et si cette politique est l'expression d'un pouvoir impartial et soucieux de l'honneur national, elle deviendra populaire par sa justice et sa sollicitude, non seulement en favorisant l'enseignement sagement réparti entre les diverses classes de la société, mais encore en veillant sur ceux des établissements nationaux (1) dont les

---

(1) Tout établissement recevant une subvention quelconque du gouvernement.

préposés, par leurs actes ou tentatives d'accaparement, semblent vouloir n'en constituer que des maisons qui, pour vivre, ont besoin de dévorer leurs voisines ; dont les chefs s'établissent ainsi les organisateurs de tout un fatras d'enseignement qui ne s'accorde nullement avec le titre de leurs maisons ou associations, ni avec le but de leur fondation, et qui, sans que personne ne s'en doute nullement, vouent ainsi à une déplorable ignorance, en le privant d'instruction, de connaissances indispensables, tout l'immense reste de la société, qui ne peut trouver son salut que dans les institutions sacrifiées à leurs aveugles prétentions ou à leur avarice. Ces établissements où la jeunesse croit s'aller former à telle ou telle étude, en mettant autel contre autel, ou en entretenant des luttes de clochers, exécutent en grand ce que les particuliers font en petit. C'est exercer un brigandage sur les esprits qui ne peut que les dévoyer, les irriter, les désunir, et les priver de la part de lumière que le pays devrait attendre d'eux pour son développement.

Faites l'application de ce fait certain à toute création d'un progrès quelconque par des associations ou par des particuliers, et vous aurez ainsi la raison du malaise, de la souffrance du progrès intellectuel et maté riel du Canada. Donc dans cet état de choses, je le répète, comment voulez-vous que la nation progresse et prospère ? Que deviendra

le pays sur le char de l'indifférence, composé de gens en panique, défendu par des esprits divisés, et n'ayant pas même des armes propres à sa défense ? Certes ! il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas vous surprendre dans cet état, et de ne pas se promettre de triompher sur vos ruines. Au camp donc, citoyens, au camp ! Eh quoi ! tandis que, par un malheur des plus déplorables, tant de milliers de vos concitoyens, de vos frères, par un dévouement héroïque ou une détermination extrême, depuis de longues années prennent le chemin non interrompu de la terre étrangère, partant, les uns avec leur famille, les autres se séparant de ce que la nature leur a donné de plus cher, de leurs jeunes frères, de leurs femmes entourées d'enfants, d'une tendre mère, d'un père infirme,—que peut-être ils ne reverront plus !—mais tous disant adieu à la terre natale, au pays de leurs amours, vous autres, restés sur le sol que vos pères vous ont légué, y resterez-vous inactifs ? N'avez-vous pas d'autres manières de prouver votre amour pour ce beau Canada, qu'en demandant sans cesse comme les Athéniens : "Qu'y-a-t-il aujourd'hui de nouveau ?" Ou, fermant les yeux sur le but que je me suis proposé depuis bientôt vingt ans, au milieu de vous, y vivant en martyr de vos plus chers intérêts, vous bornerez-vous à m'inviter à vous montrer des images, et à vous raconter des épisodes mythiques ?

V

Maintenant que vous connaissez les ennemis du pays, voici les armes puissantes du combat.

Vos armes défensives sont le casque de la volonté et le bouclier de la constance. Ces deux suffisent.

Souvenez-vous que le jeune et habile David n'en avait pas davantage en présence de l'effrayante armée du géant Goliath.

Quant aux armes offensives, nous allons les trouver par milliers sous la main ; armes offensives qui auront la vertu de former une armée tout inoffensive : l'armée des travailleurs, les grands corps des soldats de l'industrie. Voilà une armée vraiment inoffensive, car elle n'a point à répandre le sang, mais bien à faire couler l'abondance dans les familles, à rattacher les membres les uns aux autres sur son propre sol natal, à les mettre à l'abri de la triste nécessité de la séparation de l'exil. Or, la première préparation à cette armée, c'est l'éducation ; son lieu d'exercice, l'école ; son champ de bataille, le pays tout entier ; ses ennemis,nous l'avons dit, l'indifférence et tous les défauts qu'elle engendre ; ses victoires, la soumission des éléments, l'utilisation de tous les produits et trésors de la création ; ses conquêtes, le bonheur des familles, la prospérité du pays au dedans, la renommée de ses monuments au dehors ; son honneur et sa gloire partout.

Voilà donc l'armée canadienne future.

Pour vous parler avec le plus d'intérêt possible de l'organisation de cette grande armée de la défense de votre sol, je voudrais ici dérouler sous vos yeux d'abord le vaste programme des connaissances qu'exige l'étude des arts et métiers, et des sciences appliquées à l'industrie; mais cette si intéressante et si instructive étude, que j'aimerais à vous présenter, en vous invitant à faire avec moi, par la pensée, une délicieuse promenade à travers ces ateliers européens de tous genres, ces manufactures diverses, donnant à toute substance façonnable mille formes et mille couleurs; ces usines de forge, de fonderie, etc.; ces laboratoires scientifiques et industriels, qui, entre tous, abritent près des trois quarts des habitants de l'Europe; je voudrais donc bien dérouler, sous vos yeux, ce vaste et merveilleux panorama; mais l'examen de toutes ces choses, si admirables et surprenantes, serait certainement trop long et prendrait, à lui seul, plusieurs longues soirées.

Mais j'arriverai, je pense, à satisfaire vos esprits même en ne vous donnant qu'un simple échantillon, une nomenclature d'arts pris seulement dans les ressources qu'offrent les beaux-arts applqués à l'industrie. Lorsque j'aurai soulevé ce petit coin de rideau, vous jugerez bien facilement du monde de variétés qui se trouvent dans le domaine indéfini des arts, des sciences et de l'industrie.

VI

Voici d'abord :
—les arts plastiques, qui comprennent les bronzes, l'orfèvrerie, les marbres, les ivoires, les matières coulées en plâtre, en cire, en stuc, etc. ;
—les bois sculptés, la céramique, qui couvre un champ des plus vastes ;
—les arts de l'ornementation, qui comprennent la serrurerie d'art, la mosaïque, les émaux, les bijoux, la verrerie, etc. ;
—les arts du meublier, qui sont l'ébénisterie, la marqueterie, les incrustations, les objets usuels du mobilier, qui varient à l'infini.
—les tissus, comprenant les tapis, les châles, les dentelles, les broderies, les passements, etc., etc. ;
—les impressions, comprenant les étoffes peintes, les papiers peints, etc. ;
—les cuirs, les stores, les enluminures, les chromo-lithographies, etc. ;
—la gravure sur métaux, sur bois, sur pierres ; les nielles, etc. ;
—la photographie au point de vue de la reproduction et de la retouche ;
—la calligraphie, qui joue un rôle si important dans le dessin d'ornement et la peinture décorative ;
—les dessins industriels, qui sont l'interprétation de tout ce que les sciences communiquent aux arts, à l'industrie, à l'agriculture, etc.

Maintenant, pour terminer, si nous vidions le sens de ces trois mots : peinture, sculpture, architecture, que n'y trouverions-nous pas d'occupations utiles et agréables pour un nombre incalculable de mains habiles, donnant naissance, chacune, à une profusion de métiers, d'arts et de professions diverses ?

Et d'abord, l'art chrétien nous dit ce que c'est que le rôle de la peinture, qui exprime tous les plus nobles sentiments de l'âme. Quelle sublime histoire de l'humanité !— Peinture à fresque ; peinture à la cire, à la détrempe ; peinture à l'huile ; peinture au pastel ; peinture en camaïeu, à la gouache, à l'aquarelle ; peinture en émail, sur verre, sur porcelaine, sur lave ; peinture en miniature ; peinture en caustique, etc.

Je ne vous ai rien dit du dessin considéré en lui-même. Mais, comme il est l'âme de tous les genres de représentations, cela parle suffisamment de sa puissance dans la multiplication des professions qu'il enfante.

Voyons, en courant, les principaux genres de la gravure, qui, tout en satisfaisant les goûts et les besoins de la société, occupe tant d'artistes spéciaux, et seconde surtout si bien les progrès de l'industrie et du commerce.

Gravure sur cuivre ; gravure sur acier; gravure sur étain ; gravure sur bois, sur pierre ; gravure en creux, en relief ; gravure à l'eau forte, au burin, au pointillé ; gravu-

re à la manière noire, en camaïeu, à l'acquatinta, en couleurs, à la manière du crayon; gravure de la topographie et de la géographie; gravure de la musique; gravure par les acides; gravure galvanique; gravure photographique, gravure mécanique, etc.

Il en est de la sculpture à peu près comme du dessin; car sculpter, c'est, pour le marbrier, tracer des formes sur le marbre; pour le modeleur, sur l'argile; pour le bijoutier, sur les métaux les plus précieux; et ainsi de suite pour chaque individu d'un état basé sur l'étude des formes.

VII

Voilà un échantillon, intelligente jeunesse, et vous tous, braves soldats du travail des arts et de l'industrie, voilà les armes puissantes qui, une fois en vos mains, vous assureront la victoire, et donneront à votre pays la félicité, l'abondance, et la gloire.

Jetez les yeux, pour avoir, par un seul exemple, un avant-goût de cette terre promise du Canada futur où vos succès vous conduiront; jetez, dis-je, les yeux sur les grands monuments, comme, par exemple, les divers parlements que les gouvernements s'érigent. Quelle masse de matières est entré dans ces gigantesques constructions, par la vertu des sciences, des arts et de l'industrie! Là ont pris place l'or, l'argent, le fer, l'acier, le cuivre, le platine, le zinc, le plomb, le bronze,

etc., etc. ; la pierre, le marbre, le cristal, mille matières animales, végétales, minérales, et tout un monde d'ouvriers, en gagnant noblement leur pain, ont concouru à cette agglomération prodigieuse d'objets, tous créés et ordonnés par la puissance du dessin.

Aussi, à mesure que les arts, descendant des palais et des trônes, pénètrent sous mille formes et les couleurs les plus diverses jusque dans les plus humbles demeures, les plus grands États tirent des arts du dessin les moyens les plus abondants de richesses pour le gouvernement et le peuple.

Tout ce qui est l'objet de parure ou d'ornement : broderies, passements, fleurs artificielles, dessins de modes, dessins imprimés, tissus sur ces magnifiques laines, ces soieries superbes, ces fraîches indiennes, ces draperies si habilement ornées, tout cela est l'ouvrage du dessin.

Tout ce qui constitue le luxe et la beauté d'un somptueux appartement, depuis les rosaces du plafond aux gracieux feuillages, jusqu'aux tapis dont nous foulons sous nos pieds les moëlleux bouquets de fleurs ; les éclatantes enluminures, les papiers peints rehaussés d'or ; les rideaux à jour aux mille arabesques fantaisistes ; ces lustres d'or et de cristaux suspendus au plafond comme les astres au firmament, riches de dessin, de formes et de matières, resplendissants de faisceaux de lumières répercutées, multi-

pliées et renvoyées par mille facettes de cristaux taillés et disposés par la main des arts ; tout cela est encore l'ouvragee du dessin. Voyez ces frises brodées au burin qu'accompagnent ces gracieux rinceaux, ces torçades et ces guirlandes si admirablement fouillées; et ces légères colonnes revêtues en partie de leur toilette artistique de fleurs et de draperies soyeuses ; ces gracieuses consoles, ces culs-de-lampe en bouquets, supportant ces jolies statuettes ; ces bustes précieux intercalés parmi ces bas-reliefs, ces toiles et ces tableaux variés, tous enfants créés par les beaux-arts. Puis, ces riches cheminées d'ornement, vrais trophées d'art, qui, dans ces féeriques appartements, occupent la place d'honneur, et qui se présentent à vos yeux surmontées de ces brillantes glaces monumentales, portant symétriquement d'admirables vases de Sèvres, entre lesquels siègent avec éclat ces élégants petits chefs-d'œuvre d'art et de mécanique, dont le doigt léger et compassé nous montre, minute par minute, la fuite si rapide du temps !.. Vous voyez encore se dresser, là-bas, ces riches meubles que l'ébéniste a habilement divisés pour renfermer les principaux chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; ici, ces autres, mobiles et roulant sur le tapis, enchâsant, dans leurs bras tout couverts de sculptures, les plus moëlleux coussins, pour nous y faire goûter les charmes du repos et de la conversation. Et

tous ces précieux motifs d'ornements étalés sous vos yeux, ces coffrets ciselés, faits des bois les plus précieux, incrustés d'ivoire, de nacre et d'argent ; ces écrins mignons où s'unissent, d'une manière si ravissante, le velours et l'or, tout remplis de bijoux chatoyants, dont le dessin triple le prix, qui couvrent ces guéridons tout festonnés, et ces tables de bois de rose, de palissandre, d'ébène, d'acajou, de la plus belle marqueterie, ornées de livres illustrés des plus gracieuses vignettes, d'albums de curiosités, de précieux recueils artistiques ! etc.

Enfin, toutes ces riches tentures, sculptures, moulures, peintures ; tous ces lambris dorés, ces meubles, et divers objets d'art que nous venons d'admirer, et qui font l'orgueil des plus grands esprits et des plus grands favoris de la fortune, ont encore emprunté leurs charmes à l'art du dessin. Et c'est pourtant bien vrai, encore, qu'ils sortent de la main de l'humble et brave ouvrier et ne sortent que d'elle.

Eh ! mes chers ouvriers, si parfois vous étiez bafoués, méprisés ou tournés en dérision, consolez-vous en vous-mêmes, en vous reconnaissant les auteurs de tout ce qui fait le confort, la richesse, l'agrément et le mérite d'un pays.

VIII

Pourtant, quand on pense que tout cela est confié à l'ouvrier ; que tous les mille dé-

tails de ces superbes et somptueux édifices ont dû passer par ses mains ; qu'il est, en un mot, seul chargé de préparer de ses mains tout ce qui sert à nos usages de tous les jours, à abriter et défendre notre existence contre le froid, la faim et tout péril ; que ses soins, par maladresse, par erreur ou ignorance, peuvent, en un instant, se changer en catastrophe désastreuse, en erreur fatale pour tout membre de la société, et qu'il est le seul, le seul entre tous pour qui il n'y a pas d'école, comment ne pas frémir de crainte et d'indignation ?

C'est pourtant bien le cas. Vous avez des établissements modèles pour les hautes études : des séminaires pour former un clergé parfait ; de facultés de droit et de médecine pour les avocats, les juges, les notaires et les médecins ; des écoles normales pour former des maîtres dans l'instruction primaire, et des écoles commerciales au profit des affaires financières. Tous ces collèges, sans en excepter un seul, présentent aux aspirants un programme gradué et complet, renfermant la théorie et la pratique, études simultanées qui s'y font depuis le grand matin jusqu'au soir, et cela, d'un bout à l'autre de l'année, et pendant une période déterminée, après lesquelles, toutefois, pour être reconnu capable et compétent en son état ou profession, il faut subir les rudes épreuves de l'examen *ad hoc*. Très-bien. Mais où est le

collège du menuisier, du charpentier, de l'ébéniste, du mécanicien, du tourneur, du fondeur, du peintre, du sculpteur, de l'ornemaniste, du graveur, du lithographe, du liquoriste, du fabricant, du manufacturier, de l'artiste en mille branches d'arts et d'industries appelées à faire la prospérité du pays ?

Vous me répondez tous par le silence et le regret de voir qu'en dépit du bon sens, il n'y a pourtant rien du tout pour cet enfant du peuple dont nous venons d'apprécier le rôle immense dans les intérêts d'une nation.

Si les sciences, la haute instruction, les professions libérales sont nécessaires, on avouera pourtant que cette sorte de nécessité vient encore après celle de la vie : c'est toujours le *prius vivere quam philosophari.*

S'il faut des jurisconsultes instruits, des magistrats respectables, des docteurs dignes de ce nom par leur science, s'il faut des conseillers dans les affaires publiques, il faut cependant avant cela pouvoir vivre et se mouvoir en sécurité dans les conditions matérielles de l'existence : habiter sans danger des maisons suffisamment solides, suffisamment pourvues des objets nécessaires, utiles et commodes. Par conséquent il n'est pas moins nécessaire de pouvoir se reposer sur l'expérience et les connaiseances appronfondies de l'architecte, de l'entrepreneur, du maçon qui vous élèvent une habitation, du charpentier qui la couvre, des ouvriers en fer, en

bois, en pierres, en marbre, en plâtre qui l'appareillent et qui la meublent. Donc, si l'usage, la sécurité, le bien-être de la vie demandent impérieusement qu'on soit pourvu de cet entourage infini d'objets que réclame notre existence sur la terre, et si de cette industrie les nations les plus clairvoyantes tirent aujourd'hui leurs principales ressources, il faut, par conséquent, à tout prix, que les travailleurs entre lesquels se distribuent les branches innombrables de l'industrie soient convenablement instruits à les confectionner.

Si donc, pour former les aspirants aux carrières libérales, on a partout des lycées, des collèges, des universités, des professeurs, des bibliothèques offrant toutes les ressources de la science, il ne faut rien moins que tout cela, dans une autre sphère, moins élevée peut-être dans l'estime commune, mais bien plus nécessaire assurément. Il n'est point prouvé du tout que les premiers enfants du genre humain sussent lire ou écrire, mais le plus antique et le plus grand des livres nous apprend qu'ils bâtissaient fort bien de splendides villes, et qu'ils travaillaient admirablement tous les métaux.

Si donc le Canada veut désormais avancer et progresser, il faut qu'il cesse, une bonne fois, de mettre, comme on dit, la charrue devant les bœufs, et qu'il commence enfin à songer à ceux qu'il a oubliés jusqu'à présent,

qui sont l'unique espoir du pays, et qui n'ont aucun moyen d'arriver proportionné à leurs mérites et aux besoins de la province de Québec.

Les écoles élémentaires et générales ne suffisant pas, le gouvernement a sagement encouragé les écoles respectives des avocats, des médecins, des soldats, des commerçants, des maîtres d'écoles, d'où chacun sort avec son instruction complète ; il n'y a plus, afin qu'il y ait justice et égalité pour tous, qu'à honorer aussi la classe ouvrière, bien plus nombreuse que toute autre, plus nécessaire, et la moins bien dotée en toutes ressourses, qu'à lui donner une faculté des beaux-arts, sciences, arts-métiers et industrie, digne de ses mérites, et digne aussi du pays, telle que celle que je soutiens par la parole et par les œuvres depuis dix-sept ans, mais dont je n'ai pu, jusqu'à présent, vous montrer qu'un millième des avantages, et pour laquelle, par une anomalie sans nom, malgré le sacrifice de tout ce que j'ai possédé pendant cette si longue période d'essai, d'argent, de zèle, de patience, de souffrance et de santé, j'ai sans cesse été, à quelque rare et noble exception près, persécuté par des envieux, et oublié, en général, de tous, jusqu'au moment de perdre tout espoir de réussite.

Reconnaissons donc la nécessité de cultiver les forces des classes ouvrières, en leur accordant la part d'attention et de considéra-

tion que réclame leur importance, par l'ouverture d'une institution telle que celle que je leur souhaite.

IX

Mais... un instant : il y en a une que je n'avais pas soupçonnée ! Souffrez que je me rétracte, car il n'y a pas de déshonneur d'être vaincu par la vérité.

Je vais vous mettre au fait d'une vérité qui frappera tout ce grand auditoire, fervent approbateur de la cause de tout un grand peuple. Permettez-moi de vous la dire. Serait-ce un conte, une fable ? Tout le monde l'a cru d'abord, puisqu'il s'agissait d'une école de métiers proprement dite, vraiment théorique et pratique, telle enfin qu'on ne saurait mieux la souhaiter. Cependant la chose est vraie.

Mais ce sera une courte anecdote qui aura sa grande morale. Voici donc ce que, il y a quelques années, tous les journaux anglais et français de Montréal ont communiqué au public et que j'ai trouvé dans "La Minerve" du 11 janvier 1875, que voici :

« Une visite a l'Ecole de Réforme de la rue mignonne.

" Vers quatre heures, samedi après midi, les Honorables MM. Church, Trudel, MM. Jo-

ly, Verreault et Bachand, membres du comité des Tanneries, accompagnés des Honorables MM. Ouimet, Laframboise, M. le shérif Leblanc, MM. Alexander, M. P., L. O Loranger, Dr Robillard et Lindsay, et quelques journalistes se sont rendus à l'école de Réforme, de la rue Mignonne, dirigée par les frères de la Charité. Les visiteurs furent reçus avec la plus grande courtoisie par le Rév. frère Eusèbe, directeur de l'institution. »

Je connais particulièrement le Rév. frère directeur : sa vie toute de dévouement, inspirée par sa foi vive et sa grande charité, son genre de mission enfin nous montre évidemment que nous avons toujours de tout temps sur la terre quelque saint Vincent de Paul.

« Ce bon frère leur fit visiter en détail l'établissement. Il les fit d'abord passer dans

l'atelier de menuiserie,

où travaillent une douzaine de jeunes gens, sous la surveillance d'un directeur expérimenté. On déploie une grande activité dans cet atelier ; on y travaille avec talent.

" Nous ne pouvons nous empêcher de féliciter ces jeunes ouvriers de l'habileté qu'ils déploient dans tous leurs travaux : ils sont passés maîtres dans leur métier.

La sellerie

" Les travaux qui se font dans cet atelier sont irréprochables. Pour prouver ce que nous

avançons, nous dirons qu'un harnais de luxe, double, confectionné à la main par les garçons de l'école de Réforme, a obtenu *le premier prix* à la dernière exposition provinciale, qui a eu lieu en 1873, à Montréal.

" Après avoir admiré les harnais suspendus aux murs de la sellerie, les visiteurs sont entrés dans

la boulangerie,

où les jeunes gens apprennent l'art de pétrir et de cuire le pain.

" De la boulangerie, on passe à

la manufacture de cigares,

où le succès dans ce métier est complet.

De là à l'étude de

l'art culinaire,

Puis à l'atelier des

tailleurs,

Et enfin à la salle

d'Etude de la musique vocale-instrumentale.

« Nous voyons que tous y apprennent des métiers qui leur permettront plus tard de gagner honorablement leur vie. C'est donc une institution appelée à produire un grand bien *dans notre société*, et il avait été bien inspiré celui qui, il y a quelques années, dévouait une partie de sa fortune à cette œuvre philantropique. M. Olivier Berthelet a donc droit à la reconnaissance du public en général.

"Cependant, comme le disait l'Hon. M. Ouimet, dans une visite qu'il faisait à l'école de Réforme il y a quelques mois, cependant il fallait quelqu'un pour mettre à exécution les plans du regretté M. Berthelet, et il s'adressa au frère Eusèbe, aujourd'hui directeur de la maison. M. Berthelet savait bien qu'en s'adressant à un religieux aussi dévoué que le frère Eusèbe, ses projets seraient menés à bonne fin.

" Un des jeunes délinquants a présenté une adresse à l'Hon. M. Church, procureur général de la province de Québec. Ce dernier a répondu à cette adresse en disant que l'école de Réforme recevra toujours son appui le plus sympathique. Après avoir déclaré qu'il reconnaissait l'excellence de l'institution, il a remercié les directeurs de la réception qu'ils avaient faite à leurs visiteurs.

"M. Joly, invité à prendre la parole, fit les remarques suivantes: Je savais que l'on faisait beaucoup pour la jeunesse dans cette institution ; mais ce que je viens de voir surpasse tout ce que j'avais pu me figurer. Mes chers amis, dans cette maison, l'on vous apprend non seulement à passer utilement votre temps, mais encore à pouvoir gagner honorablement votre vie, quand vous en serez sortis. Vous devez donc être reconnaissants envers les bons frères qui se dévouent pour vous. Vous trouvez ici des seconds pères. Il n'y a pas d'institution qui rende plus de services que celle-ci.»

Et c'est la vérité puisqu'elle est de plus unique.

" J'espère que vous n'oublierez jamais les bonnes leçons que vous recevez ici."

C'est donc bien vrai, il y a au Canada une école d'arts et métiers, qui fait *l'admiration* de tous les visiteurs, lesquels constatent que l'on y travaille *avec talent* ; que ce talent est *apprécié et récompensé au concours des peuples*, *par les premiers prix; qu'il n'y a pas d'institution qui rende plus de services que celle-ci*, qui donne, en effet, plus que gratuitement à ses sujets tout ce qu'il leur faut pour s'élever de condition de vaurien et de fripon au plus haut rang de la société industrielle par le talent, l'honneur et la moralité.

Si donc il ne devait y avoir, dès ce jour, que cette maison-là, (qui est, c'est vrai, une véritable école d'arts et métiers, de laquelle seule, parconséquent, un jeune homme puisse arri ver à un avenir heureux et distingué,) alors, honnête, aimable et intelligente jeunesse l'honneur et l'ornement de vos respectables familles, il vous faut donc devenir voyou, chenapan, vaurien, bandit, voleur, scélérat, pour pouvoir prétendre aux mêmes avantages d'instruction ? Les vauriens ne doivent être que l'exception, et vous, vous êtes la règle.

Pour l'honneur des honnêtes gens, du Canada lui-même, espérons qu'il sera donné au

plus tôt, cette année même, aux Hon. ministres et membres du Parlement, qui, jusqu'à présent, n'ont pu trouver que dans une maison de correction la meilleure et unique école des arts et métiers du pays, de visiter la vôtre, l'école non de l'exception, mais de la généralité, de la totalité, de la règle ; l'école, non de quelques jeunes délinquants, mais de tous les honnêtes gens, l'école de l'honneur canadien, laquelle, en leur montrant qui vous êtes, ce que vous êtes, et ce que vous serez et vaudrez au soleil de la vérité et au jour du mérite, les rendra fiers et honorés de pouvoir s'en déclarer enfin les protecteurs.

X

Inutile d'insister encore sur l'importance de cet enseignement ; ma longue vie au Canada, tout appliquée à cet effet, devrait suffire, et je n'ai plus qu'à répéter pour la dernière fois, que les sciences et les arts appliqués à l'industrie sont, aujourd'hui plus que jamais, l'âme du commerce, le principe de forces sur lequel toute nation éclairée étaye sa puissance, et chacune lutte avec plus ou moins d'avantage avec sa rivale, ou se soutient plus ou moins heureusement à côté de sa voisine selon qu'elle traite mieux ou moins bien ces puissants moyens de forces sans égales que créent les arts du dessin et les sciences appliquées.

Voilà donc la boussole qui, aujourd'hui, dirige vers l'étoile du progrès une nation à travers les écueils de la routine, de l'indifférence et de l'étroitesse de vues et de sentiment, je dis plus, du faux patriotisme ; car quiconque aime son pays lui souhaite les plus précieux succès dont jouissent les autres.

C'est donc là la condition *sine qua non* pour le Canada : qu'il vogue, comme les autres, sur le navire des arts et des sciences, qui résiste aux efforts des tempêtes, s'il ne veut pas périr infailliblement.

L'erreur du Canada est de croire qu'il est en plein progrès par cela seul qu'il est facilement au courant des faits que le progrès enfante chaque jour ; qu'il en jouit sous un certain rapport, et qu'il prend l'allure extérieure des nations qui avancent. Le pot de terre avait bien la même forme ou tournure que le pot de fer avec lequel il voyageait ; mais il n'en avait pas les mêmes qualités constitutives.

Aussi, en voulant le coudoyer comme son égal, il finit bientôt par se briser.

Nos grands magasins étalent avec une richesse et un luxe tout européen les fruits éblouissants des nations maîtresses dans l'art et la science du progrès ; et le goût canadien, la fantaisie de la foule et les besoins de l'individu, plus puissants que l'esprit d'économie et la volonté de savoir, font largement honneur à ces illustres produits étrangers.

Le peuple canadien jouit même très souvent de l'enchantement de voir briller d'un éclat resplendissant, chez le bijoutier, l'opale de son sol natal ; il y voit ses diamants, ses saphirs, ses rubis, ses émeraudes, ses topazes, ses améthystes et les mille et mille sœurs que ces pierres précieuses comptent dans les gemmes si variées du riche sol géologique du Canada, qui, hier encore, gisaient obscures sous ses pieds. Il peut admirer, chez les marchands de nouveautés, les riches dessins de leurs superbes tentures, et la souplesse caressante de ses fines draperies, dont le tissu animal aura appartenu, comme j'ai à le répéter souvent, à des moutons qui ont brouté l'herbe sur les bords du Saint-Laurent. Mais tout cela, vous le sentez bien, n'est qu'à la louange et que pour la prospérité des habiles étrangers auxquels reviennent et le mérite de la manufacture et le prix de l'ouvrage, et que pour la ruine physique et intellectuelle du pays sans élan. Et le peu qui est fabriqué ici se ressent trop du défaut de savoir et d'habitude pour lutter contre le bon marché et le mérite des artistes étrangers.

Vous avez fait un emprunt, il est vrai, qui, uni à vos capitaux, redonne momentanément la vie au pays. Mais croyez-vous donc trouver un appui dans l'argent ? Erreur malheureuse, fatale ! Voilà encore une vérité qui doit résonner aux oreilles des gens d'affaire à peu près comme l'accord de triton à celle des

harmonistes. Et cette vérité, si elle n'a encore été dite ici, ce n'est pas d'un Américain que vous l'auriez entendue. L'argent n'est jamais l'appui que du pays qui le sait produire. Témoin la France, qui vous est venue en aide avec autant de force que d'amour.

A ce propos, un mot de l'histoire d'hier.

En 1869, une puissance seule paraissait étonner l'univers par son ambition et sa force. Vraie pieuvre terrestre, elle veut s'assimiler, par ses divers suçoirs, tout ce qui touche à son voisinage. Elle avait déjà cassé les reins à quelques amies, tout simplement pour absorber leur fortune fabuleuse. Elle aurait voulu imposer des rois de son choix à des peuples étrangers pour en faire autant de factionnaires de ses postes futurs. Enfin, la vaste Allemagne était loin de paraître envier quelque chose à la riche Angleterre. Bref, pour assurer définitivement la vie la plus solide à son vaste corps, que lui prend-il de faire ? Elle se fabrique un rempart de dix milliards de francs, et s'approprie deux nouvelles cornes d'abondance... Que se passe-t-il alors en France ? Cette reine, expirant sous le fer d'une Barbe-Bleue, voyant l'épée inutile entre les mains de ses fils surpris dans un funeste sommeil, que fait-elle pour se relever à l'instant du bord de l'abîme où elle penchait, et lier les mains à son bourreau ? Vaincue par la faiblesse de la bayonnette, elle la remplace par l'outil de l'ouvrier, et reprend

à l'instant la victoire à sa rivale, dont la misère force les enfants d'émigrer, chaque jour, par milliers, pour ne pas mourir de faim sur un sol stérile.

Un serpent mordit Aurelle ;
Que croit-on qu'il arriva ?
Qu'il en mourut ? Bagatelle !
C'est le serpent qui creva...

Aurelle se porte à merveille ; et l'hydre du Nord, tout en relevant la tête, sent son corps se dissoudre lentement.

Monte, monte, grand roi, jusqu'au faîte du monde,
Sur les débris sanglants des trônes et des croix,
Dont tu fais ta Babel, mais te souviens, et crois
Que plus tu montes haut, plus ta chute est profonde.

Depuis, la France a prêté de l'argent à diverses puissances ; et les vastes Etats-Unis eux-mêmes n'ignorent pas son abondance et sa complaisance. Rien d'étonnant, par conséquent, que la nation canadienne n'ait eu que la peine de lui demander ce qu'elle désirait.

Merci, merci, ô ma patrie, d'avoir enfin tourné vos regards maternels vers une de vos filles les plus dignes, non seulement en lui tendant une main secourable, mais encore en parant son front de vos plus belles fleurs académiques.

XI

Nous disions donc que l'argent ne devient un appui que pour les Etats qui le savent pro-

duire. Par conséquent il ne faudrait pas se contenter de se chauffer au feu salutaire qu'alimenterait peu de temps l'emprunt canadien. Mais il faut chercher à vivifier et seconder, par sa chaleur et sa lumière, la fécondité de la province de Québec. Sa chaleur servira à l'agriculture, et sa lumière, aux arts et à l'industrie.

Dans l'important discours de l'Hon. Premier de Québec, au concert du club Cartier, nous avons entrevu l'aube non incertaine de cette brillante aurore qui doit donner enfin au Canada ce soleil dont les rayons portent partout la lumière et la fécondité. Au plaisir qu'il nous a fait éprouver en nous montrant le gouvernement en action pour certains faits remarquables et pour l'encouragement de quelques industries, se joint l'espérance que le réformateur de l'économie sociale ne mettra pas la main à la charrue pour regarder ensuite en arrière.

Tout ce qui vient de s'opérer, Messieurs, c'est beauconp, c'est extraordinaire, et même au-dessus de ce que l'on aurait pensé. Mais ouvrez bien les yeux, Canadiens, tout cela n'est qu'à titre d'encouragement, et n'est pas même le commencement de l'œuvre régénératrice du pays. Je vous ramène à l'état de la question : Après l'agriculture, la logique du bien-être place les arts appliqués à l'industrie ; et le commencement se trouve, par conséquent, dans l'instruction spéciale de l'ouvrier.

L'agriculteur prépare bien le champ, mais c'est à l'ouvrier d'y élever le monument. Donc, en fait d'arts et d'industries, le commencement, c'est de communiquer aux nombreuses classes ouvrières, l'étude des principes de ces mêmes arts et de ces mêmes industries. C'est cette aurore lumineuse qui vous amènera le soleil de la félicité. C'est, par conséquent, ce qui vous mettra entre les mains ces mêmes moyens qu'emploie si puissamment la France invincible.

Fiers Canadiens, *talis pater*, *qualis filius* : *tel pére, tel fils.* N'êtes-vous pas les enfants de la France ? N'êtes-vous pas héritiers de son génie ? A vous donc de l'être de ses succès.

XII

Si j'avais à commenter le discours de l'Hon. M. Chapleau, dont je viens de faire mention, je pourrais le prendre ligne par ligne jusqu'à la fin, en en faisant autant d'arguments *ad hominem* en faveur des classes ouvrières dont je me suis établi l'humble défenseur. C'est par conséquent vous dire qu'il m'a plu. Je prends donc, en présence de cet auditoire, le courageux réformateur. au mot non en entreprenant le long travail conditionnel dont je viens de parler, mais en me servant d'une seule de ses paroles, qui résume tout. « Je ne rêve,

nous a-t-il dit, que ceci :« Avant tout, soyons Canadiens ! » Et moi, serais-je pris pour un antipode du Canada ? « *Si vis pacem*, a-t-il continué avec vérité et éloquence, *para bellum.* » Et moi, ai-je fait autre chose nuit et jour, sans cesse, jusqu'en ce moment ?

Avant tout soyons Canadiens, dit tout le monde au Canada. Ecoutez cet homme au front tout rayonnant, qui, en toutes circonstances, après un copieux dîner surtout, ou dans une veillée ordinaire, debout, et portant la main sur sa poitrine, vous dit, dans une gorgée de vent : Soy...ons Ca...na...diens ! Je...suis... ca...na...di...en ! La plupart du temps, le lendemain, où sont ces patriotes ?...

Ce mot magique, électrique, quand il est répété à tout bout de champ, en dehors des grandes solennités populaires, perd tout son pouvoir fascinateur, et est tout simplement profané comme l'étendard national qu'une certaine nouvelle industrie ambulante plante sur le derrière de son digne tombereau ; car, plus souvent il se prononce, moins on doit croire à l'efficacité de sa vertu.

Ce mot sacré, que signifie-t-il donc ? Il signifie, très laconiquement, qu'un enfant du Canada doit se souvenir de ses droits, de ses besoins, de ses aspirations, et être ferme à les défendre par ses actes, par le sacrifice. Mais pour cela il ne faut pas que nous nous trouvions à Athènes, dans cette grande cité de l'antiquité où Diogène, parcourant,

un jour, en plein midi, une lanterne à la main, les rues de sa patrie, pouvait répondre d'un ton bourru à ceux qui lui demandaient ce qu'il cherchait : « Je cherche un homme et je n'en trouve pas ! »

En répétant ce mot: « Soyons Canadiens, » mot qui ne lui appartient pas, c'est vrai, qui n'appartient même plus à son auteur, mais bien à tous ceux qui ont une âme pour se l'approprier, l'Hon M. Chapleau lui a donné une force nouvelle, que tous, indépendamment de tout principe politique, ont dû remarquer avec satisfaction. Voici ce que j'ai pris en note pendant qu'il parlait : « Avant tout soyons Canadiens ... Avant tout soyons les hommes de notre pays avant d'être ceux d'un parti. »

Messieurs, belle et grande est cette vérité. La charge, en considérant tout de son regard oblique, peut bien s'évertuer ailleurs à sa manœuvre ordinaire ; mais elle n'a rien à faire là. Ce sont des paroles qui doivent être respectées, admises et pratiqnées par tous.

Quel est le pays plus funestement divisé que la France, en fait de partis politiques ? A-t-on jamais vu ici deux adversaires acharnés se servir une seule fois du fer ou de la poudre ? Le spirituel directeur de « La Patrie » nous a parfaitement livré, dans son jovial discours, au grand dîner offert aux délégués français, la tactique de nos intré-

pides duellistes. Ils ne pourfendent ensemble que le rosbif, et s'ils usent de poudre, c'est de celle qu'ils consacrent aux canards qu'ils servent ensuite aux lecteurs des journaux politiques... Mais les Français n'ont pas, malheureusement, cette philosophie canadienne... Malgré cela, quand la France crie : Aux armes ! où vont les mille partis qui la tourmentaient auparavant ? On n'en voit plus, et tous ne voient que l'ennemi. Tous s'unissent pour former un rempart de poitrines à l'étendard français. Et que la bayonnette soit impuissante, alors, tous en masse prennent l'outil créateur et manufacturier, et la patrie est de nouveau sauvée.

Canadiens de tous rangs, de tout âge et de toute condition, « soyons, avant tout, les hommes de notre pays, avant d'être ceux de notre parti. »

Voici, à propos de politique, ce que je disais à mon sujet, dans une brochure, écrite encore pour la défense d'un intérêt canadien, qui attend toujours justice du gouvernement fédéral : « Pour moi, dans cette honorable démarche, je ne suis ni pour Paul ni pour Céphas, mais pour la vérité qui m'occupe, pour la science.

« Je serais d'ailleurs fort en peine de savoir si je suis moi-même conservateur ou réformiste, car mon travail de l'enseignemen populaire, toujours ardu et ingrat, m'a sans

cesse empêché de m'occuper de cette question ; et si parfois j'ai jeté les yeux sur les journaux aux prises sur une question politique ou sur la discussion d'un fait politique, je dois avouer très humblement que je n'y ai jamais rien pu comprendre. La consécration de ma vie vous est bien connue : instruire les classes manufacturières pour fortifier en toutes manières le pays en cherchant à intéresser ses chefs à cette œuvre de bienfaisance et de civilisation moderne, et exalter et défendre tout progrès canadien relevant des arts et des sciences, voilà ce que je n'ai cessé de faire depuis douze ans que je suis au milieu de vous avec cette devise prise dans le livre divin : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait à vous-mêmes. » Si la politique peut avoir quelque chose de commun avec ma manière de voir et de faire, je suis, sans le savoir, de cette politique-là. Autrement dit : Arrière, la politique, dans une question purement de science et de mérite ! »

Eh bien ! suis-je, moi, homme du parti ou du pays ?

Sans autre examen, je reconnaîtrai pour vrai bon parti celui de ceux qui prendront à cœur l'instruction des classes ouvrières, parce que, partout, ç'a toujours été, c'est et ce sera sans cesse le plus puissant moyen d'existence des peuples, le plus impérieux, parce que c'est le plus naturel, le plus ra-

tionnel. C'est pour tous que je crie à l'ennemi, et non pas pour un parti ; je fais appel à tous les pionniers de l'amour national d'une généreuse bonne volonté, et à cette grande armée des ouvriers devant laquelle se soumettent tous les éléments de l'univers.

XIII

Cher peuple canadien, je suis Joseph de nom et de fait, prisonnier volontaire pour l'honneur et les intérêts de votre pays. Je vous ai expliqué vos songes ; souvenez-vous de moi auprès de Pharaon. Jusqu'ici j'ai tout fait, tout tenté, tout souffert pour cette admirable cause, mais rien n'a réussi. Si, cependant, j'avais voulu réaliser une belle fortune pour user des jouissances de la vie ou pour le confort de mes vieux jours, je n'aurais eu qu'à abandonner cette grande idée, cette question capitale de vie ou de mort pour le peuple canadien, et ouvrir une école de dance ou un café chantant. Mais je n'y suis plus à temps : mes longs et fréquents voyages d'un continent à l'autre pour la cause infortunée de l'enseignement m'ont ruiné les jambes, et pour avoir prêché, sans repos ni modération, pendant dix-sept ans, au désert, *vox clamantis in deserto*, je n'ai plus en ce moment,—et vos oreilles en jugent— qu'une voix cassée de poitrinaire !

XIV

Cependant, dans cet étonnant contraste de brillantes espérances et d'écrasantes déceptions, je crois voir le doigt de Dieu écrire quelque décret mystérieux, à ce sujet. En effet, comment concilier ces deux choses si incompatibles : d'une part, j'ai les sympathies et l'encouragement des gouvernements étrangers, des savants, des artistes européens, de N. S. P. le Pape même et des cardinaux ; et de l'autre, près de vingt années de travaux infructuenx : plus de local, le matériel volé en partie, et le reste en exil ! Et pour comble d'infortune, pendant toute cette longue période inénarrable, le gouvernement (dans ses phases conservatrices ou libérales) a été sans cesse sourd à ma voix. En France on me crie : Bravo ! A Rome, il m'est dit : Courage ! continuez, et vous triompherez de toutes vos difficultés ; et ici, tout périt, tout croule, et je n'y puis rien ; je me meurs sous tous les rapports.

Moi, ingénu ! qui voulais contribuer à la fortune d'un peuple, le voir se couvrir d'honneur, après avoir épuisé la foi et l'espérance envers le pouvoir jusqu'à leurs derniers degrés possibles d'existence, je vois l'école perdue. Déception grande pour moi, mais grave erreur de la part des autres. De ce qu'on n'a vu en moi aucun éclat, aucune audace fanfaronne, aucune marque de banque, on ne

m'a jugé que par mon modeste habit, et on a méprisé mes vues. Cependant le mineur qui pioche dans l'obscurité pour déterrer l'or et le diamant du fond de la mine, n'a pas besoin d'un habit plus lustré que le mien, et se passe de cet extérieur élégant pour faire briller au soleil les riches trésors de la terre.

Ils sont donc dans une autre erreur, ceux qui n'apprécient que la fortune, et qui ne jugent que par elle. Avec la satisfaction que me donnent ma raison et ma conscience, je les plains, et ils sont plus à plaindre que moi ; car de deux choses l'une : ou je m'en irai appauvri, ou je mourrai ici abreuvé de chagrin ou de misère. Que m'importe de m'en aller de chez vous avec des haillons ! Est-ce que je n'emporte pas la gloire inappréciable d'avoir déposé chez vous le germe de cette richesse qui peut vous faire devenir un des plus brillants peuples de toute l'Amérique ? Que m'importe mon obscurité ou le faste que révèlent les riches monuments élevés à de plus heureux que moi, selon l'appréciation du monde ? N'ai-je pas écrit mon souvenir dans les cœurs des plus justes, des plus savants, des plus patriotes, des plus sincèrement chrétiens parmi le peuple du Canada ? Qu'ils gardent leur or et leur renommée ces Crésus modernes, payens ou convertis, ces Sardanapales de notre siècle ; arrière le confort et les honneurs de ces puis-

sants frelons de la société, qui ne se frayent leur avenir qu'en bourdonnant des flatteries, en blessant les vertus qui les gênent, et qui ne savent après que se nourrir du miel de la ruche des autres.

A aucun prix je ne changerai mes longues années pleines de labeur, de zèle, de sacrifice et de souffrance pour la cause des classes ouvrières, contre leurs positions fortunées, leur confort éphémère, leur court présent sans futur. Mais je base ma force sur le jugement de la presse entière, sans distinction de nationalité, de religion ou de politique, et sur le cœur des ouvriers du Canada.

Dans l'autre alternative, je mourrai ici ; soit ! Eh bien, quand vous m'aurez déposé au chemin de la montagne, comme le grain dans le sillon de la plaine, tout ne sera pas fini ni perdu pour moi, car tous ceux qui, dans leur piété pour ceux qui ne sont plus, passeront sur la terre où reposeront mes cendres, ne pourront que dire : « Ce pauvre homme, venu de France était pourtant un vrai Canadien ; » et ils prieront pour moi.

Comme vous le voyez, le nuage est bien sombre, et l'horizon obscur. Eh bien ! c'est en ce moment d'ombre et d'angoisses que le doigt de Dieu va se montrer. C'est lorsqu'un homme de bonne volonté a achevé d'épuiser infructueusement tous les moyens imaginables, que la Providence vient s'en

mêler. — Et comment? — Comment? Par vous.

XV

Écoutez bien ceci :

Quand tout pouvoir, partiel ou limité, est impuissant, qu'il croule, et que tout paraît perdu, que fait-on alors? On consulte le grand pouvoir, le peuple ; et quand le peuple a parlé, on s'écrie avec force et assurance : *Vox populi, vox Dei!* La voix du peuple, c'est la voix de Dieu!

Voilà où je dois en venir après de si longues années de prières et de tortures de corps et d'esprit. Aussi, est-ce à vous, peuple canadien, peuple sympathique aux efforts malheureux, que je m'adresse, dans mes derniers moments d'action. Vous, les enfants de cette terre, vous qui ne portez pas comme moi la qualité d'étranger, demandez au chef de la famille ce dont vous avez besoin. Apprenez-lui, ou plutôt dites-lui que si une partie des enfants reçoit chaque jour son pain excellemment pétri, l'autre, privée jusqu'à présent de ces mêmes soins et égards, les réclame pour ne pas défaillir.

Voyez les animaux eux-mêmes qui élèvent une jeune famille, ne donnent-ils pas à chacun de leurs petits ce qui lui convient? Donnent-ils tout aux uns et rien aux autres? Notre esprit se révolterait s'il en était ainsi. Et pourtant, n'en déplaise à l'esprit

humain, les animaux sont plus impartiaux, plus justes, plus intelligents sous ce rapport.

Cependant, si même un mauvais père de famille, dit l'Evangile, ne voudrait point donner une pierre pour du pain à son fils qui lui demande à manger, comment puis-je croire que le gouvernement vous refuse à vous, ses sujets, constitués en grande famille pour vivre et travailler sous ses soins, ce dont vous avez besoin pour travailler et vivre? S'il le fait déjà pour les uns, il ne souffrira pas qu'il soit dit qu'il fait moins pour tous les siens que les êtres inférieurs à l'homme ne font pour les leurs.

XVI

Maitenant, pour moi, après tant de malheurs et de sacrifices, à bout de ressources et aussi de forces, le cœur navré, je me vois au moment extrême d'abandonner pour jamais la cause de l'ouvrier que, depuis bientôt vingt ans, je me suis fait une obligation rigoureuse, parce qu'elle est sacrée, de défendre, par tous les moyens possibles, même jusqu'aux limites du péril de mon honneur et de ma vie. La vraie maison de l'ouvrier, de l'apprenti canadien, par une fatale indifférence, est fermée, et, faut-il l'ajouter, son matériel expatrié ! Ma privation de moyens a dispersé mon nombreux et savant corps

professoral, et je suis resté seul sur le champ de culture, où tour à tour persistent encore à venir, chaque jour, des centaines d'élèves anglais, irlandais, canadiens, et autres, depuis l'âge de l'adolescence jusqu'à celui de quarante ans, me demandant quand est-ce qu'enfin ils pourront venir reprendre leurs travaux favoris. « *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis !* » « Les enfants de génie d'un peuple industrieux, s'il en fut jamais, demandent avec instance le pain du savoir, et il n'est personne qui se présente pour leur en couper de subtantiel ! »

Ce n'est pas tout. C'est précisément cette année, après mon dernier retour d'Europe, maintenant, que je comptais ravir le Canada d'admiration et de satisfaction, en appliquant l'enseignement de l'Institut à une autre partie de la société non moins digne d'intérêt que nos braves classes ouvrières, je veux parler des pauvres jeunes orphelins privés d'avenir.

En effet, que deviennent, en général, ces pauvres enfants, une fois qu'ils ont atteint l'âge de raison et les forces physiques pour se rendre quelque peu utiles ? Ils vont dans les sentiers obscurs et incertains de ce vaste dédale du monde, y grossir, la plupart du temps, le nombre des malheureux ; de cette classe misérable, à charge à la société, quand ils ne sont pas poussés par le vice ou la nécessité, pour aller peupler les prisons de la

Puissance. Il y a à Paris une institution admirable à cet effet, l'œuvre de Saint-Nicolas, qui a pour but de recevoir toute cette intéressante jeunesse sans parents, sans protection, sans asile, pour les instruire dans divers arts et professions, afin de les placer ensuite dans la société laborieuse où ils puissent se frayer leur chemin avec aisance et dignité. C'est ce que je voulais entreprendre ici. Cette société qui m'a accordé des honneurs tout à l'avantages du pays, qui est composée de toute la noblesse de Paris, de plusieurs membres de l'Institut de France, de savants docteurs, des avocats les plus brillants du barreau parisien, qui a, pour tout dire en un mot, Son Eminence le cardinal archevêque de Paris pour président honoraire, cette société, donc, qui s'est si intéressée aux paroles que j'ai eu l'honneur de lui faire entendre sur les Canadiens et sur l'œuvre que j'ai fondée pour eux, cette illustre société m'a promis son plus puissant concours. Son Excellence le ministre des Beaux-Arts, charmé de ce que je lui ai rapporté touchant votre génie pour les arts en général, s'est aussi empressé de me promettre l'aide du gouvernement, comme il le fit si généreusement en 1871. Dans les plus florissantes villes d'Italie, à Milan, à Florence, à Rome, où jallais, au nom des arts et des sciences, intéresser leurs savants à mon œuvre, j'ai partout été comblé d'honneur et de présents ; et si je vous

dis que Léon XIII, le pape savant, le pape intelligent, laborieux, le pape prudent par excellence, après avoir daigné m'envoyer des secours de sa propre main, quand j'étais malade dans un des hôpitaux de Rome, Sa Sainteté dans une audience privée, a bien voulu attacher une bénédiction spéciale à l'œuvre qu'on laisse périr, auditoire chrétien, que penserez-vous maintenant de l'importance de votre Institut national des Beaux-Arts, Sciences, Arts et métiers et Industrie ?

Hé bien ? Répondez-moi, en ce moment extrême, devront-ils mourir ou végéter les enfants de l'industrie canadienne, ces valeureux champions du travail, qui doivent composer, eux seuls, cette redoutable armée contre l'ignorance, la paresse et les misères de tous genres qui appauvrissent la nation au physique et au moral ? Dira-t-on à cette jeunesse avide d'apprendre, qu'elle a à se retirer dans les bois ou sur les bords des lacs, et y vivre de chasse ou de pêche ? Ou, désertant le sol qui les a vus naître, et disant adieu à leur langue maternelle, et peut-être à leur religion nationale, devront-ils enfin s'expatrier, et aller chercher sous d'autres cieux la culture de leur génie ? Qu'en ferons-nous, très sérieusement.

L'auditoire sympathique et sentimental qui m'accable d'honneur et d'encouragement par la pluie de ses approbations, par sa vive adhésion à mes travaux, me permettra de termi-

ner ma défense par un mot d'un grand ami de l'humanité, de saint Vincent de Paul. Cet apôtre de la charité, à bout de ressources, mais ne voulant pas renoncer à protéger la vie et l'avenir des pauvres petits êtres que la misère de tout genre lui disputait, assembla, un jour, chez lui, les dames de la noblesse française ; et, leur ouvrant les portes de l'asile où languissaient ses chers petits orphelins, auxquel il ne savait plus comment procurer le nécessaire : "Or sus, Mesdames, les voilà, dit-il ; je vous les laisse ; laissez-les mourir, ces pauvres petits enfants, je m'en lave les mains." Et ces enfants pâtissants trouvèrent à l'instant des mères.

Honneur aux dames dont le cœur, dans tous les âges, a toujours été l'écho des grands accents.

A mon tour je vous présente les miens, mes orphelins et mes innombrables amis les ouvriers, pour que vous les recommandiez, vous-mêmes, au Gouvernement, qui doit étre le père du peuple, particulièrement de cette immense partie plus délaissée que toutes les autres ; et j'ose avoir, par vous, peuple canadien, l'espérance de cette illustre mère qui comme Vincent de Paul, ne pouvant plus pourvoir à l'avenir de ses propres enfants, s'exprimait ainsi, par cette touchante et admirable allégorie, que tous les lettrés de ce bel auditoire connaissent si bien :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chers brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous !

Je m'arrête à sa première strophe.

Louis XIV ne perdit pas de vue cette admirable lettre sans adresse... et comprit qu'elle n'était adressée qu'à un grand cœur, qu'à sa magnanimité.

J'appelle à mon secours un Vincent de Paul pour déterminer au Canada des cœurs généreux à prendre en pitié et en affection ce qui a fait l'entière préoccupation de ma vie ici. Et, bien que je n'aie point les poétiques et sympathiques accents de la dixième muse, la vérité qui m'éclaire semble me faire espérer qu'il peut y avoir partout des Louis XIV, particulièrement sur cette terre qui se pique d'avoir gardé du grand siècle la langue l'esprit et le cœur ; et mourant, mais debout sur les ruines croulantes de mon institut, je vous attends encore, en jetant mon dernier cri à tous ceux qui portent là, là, la patrie(1) !

(1) Accompagnant d'un geste énergique sa voix émue, l'orateur a frappé, de sa main droite, par deux fois sur sa poitrine.

Ces paroles si convaincantes ont excité l'enthousiasme général. Six orateurs, dans leurs chaleureuses improvisations, ont tenu encore longtemps le peuple attentif, tellement il a senti le besoin qu'on lui parlât, une bonne fois, si clair de ses plus chers intérêts. Aussi M. Robillard, qui est toujours prêt à seconder les heureux mouvements populaires, fit un discours des plus heureux en faveur de l'enseignement donné aux classes ouvrières et de la mission de M. Chabert.

M. Bayle, qui a parcouru si souvent l'Europe, répondit à l'appel de l'auditoire, en confirmant pleinement les assertions de M. Chabert, et en mentionnant, à ce propos, tout ce qu'il a vu faire en Europe par une foule de jeunes élèves-ouvriers, qui se frayent un excellent avenir. L'application de cela est facile ici.

L'avocat Prévost, président du club Cartier, depuis longtemps appelé par la foule, a fait un de ces discours que la partie lettrée admire toujours, et que tous, indépendamment de tout esprit politique, ont couvert d'applaudissements, en vue des espérances fructueuses qu'il a dévoilées. Après avoir parlé de la nécessité d'aborder, à tout prix, l'enseignement des arts et esquissé énergiquement les travaux et la vie semée de sacrifices du défenseur de la cause des classes ouvrières, M. Prévost a terminé par une résolution qui fait certainement le plus grand honneur au club Cartier, en disant que, pour une cause si populaire, il se fera un devoir d'aller offrir le bras à son honorable confrère, le président du club National, et de marcher dans les rues de Montréal, pour faire contribuer tout le monde à cette œuvre nationale par une grande souscription générale. La foule enthousiasmée a reçu sa résolution par un tonnerre d'applaudissements. L'avocat Poirier, président du club National n'ayant pu assister à cette réunion populaire, un des membres de ce club a été appelé à prendre la parole à sa place, et M. Turgeon, qui avait également à cœur l'honneur du club National, a digne-

ment répondu à l'invitation du club Cartier, en disant que, non seulement il ne doutait pas que le club National n'acceptât l'invitation du club Cartier, mais qu'il pensait que le club National, puisqu'il s'agit ici des classes ouvrières et d'un intérêt national, n'attendra pas qu'on vienne l'inviter à marcher, mais qu'il se fera un honneur et un devoir de prendre le devant.

M. le Dr Crévier, après quelques considérations très appropriées à la circonstance, a ouvert, séanee tenante, la liste de souscription, l'auditoire étant érigé en comité, et M. Favreau, président du club Letellier, après quelques paroles du meilleur sens pratique, a invité le public à signer une requête, déjà chargée de plusieurs centaines de noms des citoyens de Montréal, dans le but d'exprimer l'opinion publique, au sujet de la réouverture de l'Institut national des Arts et des Sciences, à la Corporation de Montréal, pour qu'elle accorde à cette institution les appartements qu'elle lui a promis, et au gouvernement, pour le prier d'accorder une allocation à l'unique école qui réponde aux besoins du peuple comme à ses vœux.

